

Article

« L'élangage de la Folie »

François Peraldi

Santé mentale au Québec, vol. 3, n° 1, 1978, p. 1-17.

Pour citer la version numérique de cet article, utiliser l'adresse suivante :

<http://id.erudit.org/iderudit/030027ar>

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <http://www.erudit.org/documentation/eruditPolitiqueUtilisation.pdf>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : erudit@umontreal.ca

L'élangage de la Folie

François Peraldi

LE CHAOS THERAPEUTIQUE

Qu'il s'agisse de transfuser plus ou moins complètement le sang des schizophrènes afin d'en ôter par filtrage une courte chaîne d'amino-acides de la famille des endorphines, ² supposément responsable de leur schizophrénie; pratique dans laquelle on reconnaîtra en passant ce souci constant, qui était déjà celui de C.G. Jung, ³ de substantialisier ⁴ la Folie; ⁵

qu'il s'agisse de faire entendre à une petite fille autiste un enregistrement de la voix de sa mère à travers une poche pleine d'eau ⁶ afin de reconstituer expérimentalement une sorte de situation foetale, où l'on pense que l'autiste a régressé, dans laquelle la voix de la mère lui parvenait sous forme de signifiants filtrés par le liquide amniotique dans lequel elle baignait, avec l'espoir qu'à partir de là tout peut recommencer;

qu'il s'agisse de rejoindre - on ne sait encore trop comment - jusqu'au fond du corps où elles seraient inscrites, sous les espèces d'un symptôme, les contradictions sociales ⁷ qui déchirent le psychotique;

qu'il s'agisse de les toucher, ⁸ de les torturer, ⁹ de les faire travailler, ¹⁰ de les faire dormir, ¹¹ de les bourrer de drogues, de les attacher nus aux portes des villes parce que, disait-on, "ils ne craignent pas le froid", ¹² ou au contraire sur un radiateur "parce qu'il sont frileux..." ¹³;

L'auteur est professeur au département de linguistique de l'Université de Montréal, chargé de recherche au Centre de psychiatrie communautaire du Douglas Hospital et psychanalyste, membre correspondant de l'Ecole Freudienne de Paris.

qu'il s'agisse de ne rien faire ou de faire n'importe quoi...;

une seule chose est certaine, c'est que ce n'importe quoi réussit toujours... de temps à autre... à faire sortir quelques fous de leur état de Folie, mais que dans le même temps personne ne peut prétendre - sans être immédiatement démenti par le témoignage écrasant de la statistique - savoir guérir la Folie "guérir", j'entends la faire disparaître de la surface de cette planète autant que de nos lits d'hôpitaux comme une certaine médecine alors triomphante l'a réussi pour les maladies infectieuses ¹⁴ au tournant de ce siècle.

Cependant qu'ainsi l'on s'affaire, pilule en main et/ou sourire aux lèvres, avec ces bonnes paroles dont on suppose qu'elles ramèneront le fou à la réalité ¹⁵ des autres ;

cependant que les savants définissent, aux frais de la Reine, des fous qu'ils n'approchent guère. Définitions qui, prises dans leur ensemble, laissent pantois par leur disparité alors que, curieusement, dans le même temps toutes les descriptions plus ou moins phénoménologiques de ce qu'il est convenu entre médecins d'appeler les signes cliniques de la "maladie" concordent. Je pense ici surtout aux deux grandes formes de Psychose que sont la schizophrénie et la Paranoïa.. "La schizophrénie est une maladie mentale" tonne Georges Heuyer ¹⁶ en en réservant ainsi l'exploitation au seul corps médical. Tandis que de Syracuse Thomas Szasz ¹⁷ lui retourne "belle invention, messieurs les psychiatres ! vous avez inventé le symbole de *vos* psychiatrie !", et que les anti-psychiatres se demandent en haussant les épaules comment on peut définir des choses qui n'existent pas, et qu'enfin de leur côté les psychanalystes, je parle de ceux qui n'ont pas peur des fous, essaient de les écouter et de les aider à recoller les morceaux d'une subjectivité qui, affolée, tourbillonne autour du gouffre de la forclusion. ¹⁸ Définitions qui se fondent en fin de compte sur la recherche d'une cause - puisque la causalité n'a pas encore lâché sa prise sur les sciences humaines ; c'est une hérédité ! c'est un peptide ! c'est le *Double Bind* ! ¹⁹ c'est le capitalisme ! c'est sa mère ! c'est sa famille, ²⁰ c'est la société ! c'est la main de Dieu ! c'est... mais qu'est-ce que cela peut bien ne pas être ?,

cependant qu'on les classe - en rappelant la finesse du sens clinique de Kraepelin ²¹ à qui la psychiatrie doit tant - quant à ce qu'en pensent les fous nul ne le sait car nul n'a songé à leur faire lire Kraepelin, et pourtant !,

cependant qu'on recherche la méthodologie de la bonne recherche, celle qui permettra de décrocher le gros lot à la loterie des crédits de recherche, selon des critères qui conjoignent les exigences de la rentabilité, du positivisme, de l'éthique médicale et de ses convictions intimes ;

cependant qu'on continue d'expérimenter selon les critères du groupe de hasard, que l'on oppose au groupe témoin non traité (les heureux!);

cependant..., le nombre proportionnel des fous s'accroît avec une majesueuse puissance. Et si l'on veut bien considérer les choses à partir de la dimension économique de la Folie - en particulier au Canada - on peut dire, si l'on me permet de considérer la Folie comme une matière première, que les entrepreneurs de la Folie, et pas seulement les psychiatres, mais aussi l'industrie pharmaceutique, n'ont pas fini de faire fortune. Il suffit d'écouter le soir derrière la porte des bureaux de psychiatres cliqueter la Castonguette pour le renouvellement des prescriptions. Pour ceux-là, et ils sont nombreux quoique silencieux, la Folie est une bonne affaire. Mais pour d'autres et je pense à tous les Appareils de Pouvoir promoteurs de la sectorisation - la Folie est aussi le meilleur moyen de contrôler un très grand secteur de la population grâce à sa psychiatrisation que l'on peut envisager dans la perspective du dossier psychiatrique. Tout le monde sait maintenant que la Folie n'est pas seulement l'affaire du fou mais aussi celle de sa famille proche et lointaine, de ses voisins, de ses amis, de ses collègues de bureau etc...toute une population maintenue dans une sorte de dépendance croissante, de relation transférentielle inanalysable à l'endroit des Appareils de Pouvoir Médico-policiers. Il est aujourd'hui de notoriété publique que le dossier n'a pas de secret pour la police au Canada.

L'APPEL A L'ECOUTE

Comment peut-on essayer de mettre un peu d'ordre dans ce chaos? Comment se laisser encore interpeller par la voix des sirènes sans ajouter à la confusion et en ne faisant pas autre chose, en fin de compte, que de projeter dans l'espace idéologique ouvert sous le terme de Folie, la masse de ses fantasmes, de ses appartenances idéologiques (par exemple de cette idéologie pratique qu'est la psychiatrie), ou de ses options épistémologiques (que ce soit du côté des épistémologies réalistes et positivistes du 19ième siècle: étiologies organiques et approches organicistes de la Folie, ou du côté des épistémologies matérialistes: qu'il s'agisse de la psychanalyse et des approches marxistes)?

Dans ce que j'ai énuméré pêle-mêle intentionnellement afin de donner une idée du chaos qui règne en ce domaine, on aura peut-être remarqué que quelque chose de constant sous-tend ce magma. D'une part, toutes ces pratiques aboutissent parfois à ce que certains fous abandonnent, et quelque fois de façon spectaculaire, leur état ou leur processus de Folie. Mais cela peut aussi bien se produire - et tout aussi souvent - de façon

spontanée, c'est-à-dire sans traitement d'aucune sorte. Ce qui invaliderait en un sens toute idée de thérapie comme de maladie. Est-ce à dire avec certains que la Folie n'existe pas? Il faut tout de même être juste et d'ailleurs les anti-psychiatres ne disent pas, comme le répètent certains, 22 que la Folie n'existe pas, ils soutiennent qu'elle n'existe pas comme "maladie", ce qui est de fait une position antipsychiatrique, antimédicale. Nous avons tous, je parle de tous ceux qui ont côtoyé ce vertige que l'on nomme la Folie, connu cette *peur*, cette panique, ce vacillement qui nous saisit dans certaines situations inter-personnelles et qui nous fait dire: "Folie!", "C'est un fou!" ou.....: "je suis en train de devenir fou!" ou : "il (ou elle) me rend fou!"; tout en ayant cette certitude que ce qui différencie tout de même le fou du non-fou c'est que le premier (le fou) ne serait pas à même de se rendre compte qu'il est fou et que là se révèlerait sa Folie: dans cette "perte de la réalité". Dire de quelqu'un qu'il est fou, c'est aussi dire qu'on ne veut plus l'entendre, soit que ce qu'il dit nous paraisse incompréhensible, soit que ce ne nous soit compréhensible qu'à travers une grille interprétative déjà là. Mais dans tous les cas, ce qui apparaît de façon très générale, c'est que la fonction essentielle du langage (et j'entends ce terme dans son sens le plus étendu 23) en tant qu'il constitue le support de toute relation inter-humain et le substrat du champ social humain; cette fonction essentielle semble chez les fous et dans le rapport que l'on a avec ceux que l'on dit tels, s'effacer, s'effondrer. C'est d'ailleurs bien ce que signifient les conceptions pré-médicales de la Folie qui voyaient dans la Folie un retour à l'état de bête 24, entendons à cet état où l'homme a perdu ce qui le fait homme: son langage. Reconnue comme telle ou non, c'est tout de même sur cette perte du langage partagé, sociolectal 25, que se joue l'ensemble des attitudes à l'endroit du fou. Enumérons-en quelques unes :

- qu'il se taise! (on le baillonne avec des drogues),
- qu'il parle comme tout le monde! (behavior thérapies, psychothérapies),
- essayons de comprendre tout de même ce qu'il nous dit (conception idiolectale du langage du fou) etc.

En fin de compte la "guérison", quelque soit la thérapie entreprise, se reconnaît à ce que le catatonique et l'autiste sortent de leur silence ou de leurs cris, que le schizophrène et le paranoïaque sortent de leur délire et parlent "comme tout le monde".

Laissons de côté la souffrance, car la souffrance des fous n'est que le prétexte de l'intervention des non-fous sans que l'on sache jamais très bien de qui est la souffrance.

Mais dans le même temps qu'ils "guérissent", on sent bien que quelque chose cloche, que le fou guéri ne parle jamais tout à fait comme tout le monde, que le catatonique et l'autiste ne sortent jamais tout à fait de leur silence. On sent bien aussi que cette tentative d'échange rate toujours en

partie, et pas seulement du fait du fou. On sent bien que quelque chose en nous se referme, devient *sourd*, on sent bien que l'on n'écoute jamais tout à fait jusqu'au bout, en d'autres termes on sent bien que la Folie n'est pas seulement le fait du fou, de l'autre, mais qu'elle touche dangereusement à ce que nous maintenons en nous, soigneusement renfermé, de Folie. Et ceci, précisément, nous le sentons au niveau de cet étrange langage que le fou nous adresse, ce langage étrangement inquiétant et inquiétant parce que d'une certaine manière familier. *Unheimlich* 26 est le mot qui conviendrait le mieux. Sans doute est-ce la raison pour laquelle nous n'écoutes pas les fous dans le sens où nous laisserions ce qu'ils nous adressent éveiller en nous une résonnance. Pour nous protéger, il nous faut toujours ramener le langage à sa fonction de communication, d'échange symbolique - comme si le tout de sa fonction et de notre humanité résidait là. Sans doute est-ce aussi la raison pour laquelle on a si peu prêté attention à ce que les fous nous disent d'eux-mêmes, de leur Folie, ou que si l'on y prête attention c'est à des fins diverses de récupération de leur discours (récupération esthétique d'Artaud ou de Gauvreau; récupération politique: "le processus schizophrénique est révolutionnaire" (Deleuze, Gauttari); récupération philosophique: (Bataille, etc.). Mais il ne semble pas que ce faisant on y ait prêté attention au point où ce qu'ils nous disent aurait pu modifier notre conception des choses, que cette conception soit, médicale, linguistique voire psychanalytique. D'une certaine manière on ne les prend pas au sérieux.

Nous posons que l'écoute de la Folie peut se faire pas le repérage de ce que le discours du fou touche en nous et tend à modifier de l'ensemble de nos conceptions (à tous les niveaux où ces conceptions fonctionnent: idéologique, scientifique, philosophique, politique etc.). S'il est question de partir d'une pratique pour parler de la Folie cette pratique ne nous semble pouvoir éviter le chaos, donc le préjugé que dans la mesure où elle se rait fondée sur une *écoute*. Une écoute telle que tout pourrait y advenir 27.

Je ne veux pas développer ici la théorie de cette écoute, mais je me contenterai de donner un exemple de ce qu'elle peut être à partir de la manière dont les fous eux-mêmes nous demandent de les écouter, de les "entendre".

Ecouteons ce qu'Antonin Artaud nous dit de ce qui du langage touche à la Folie, à sa Folie, à l'époque où il est interné à Rodez 28. Peu importe qu'il attribue au langage poétique cette Folie du langage qui est la sienne:

"Je veux quand j'écris ou que je lis sentir bander mon âme comme dans la Charogne, la Martyre ou le Voyage à Cythère de Baudelaire. Je n'aime pas les poèmes ou les langages de surface et qui respirent d'heureux loisir et des réussites de l'intellect, celui-ci s'appuyait-il sur l'anus mais sans y mettre de l'âme ou du coeur. L'anus est toujours une terreur, et je n'admet pas qu'on perde un excrément sans se déchirer d'y perdre aussi son âme, et il n'y a pas d'âme dans Jabber-

wocky. Tout ce qui n'est pas d'un tétanos de l'âme ou ne vient pas d'un tétanos de l'âme comme les poèmes d'Edgar Poe et de Baudelaire n'est pas vrai..."

et ceci qui touche au plus près à ce que j'essaie d'avancer :

"On peut inventer sa langue et faire parler la langue pur avec un sens hors grammatical mais il faut que ce sens soit valable en soi, c'est-à-dire qu'il vienne d'affre, - affre cette vieille serve de peine, ce sexe de carcan enfoui qui sort ses vers de sa maladie; l'être, et ne supporte pas qu'on l'oublie".

Métaphore ! se dit-on, métaphore qui nous indique l'émotion du discours poétique. Mais pour Artaud ce discours n'est pas métaphorique, il s'enrage assez dans les lettres à Jacques Rivière qu'on l'écoute métaphoriquement. Ce qu'il nous dit du langage, ou de ce qui du langage en constitue la Folie, est à prendre au pied de la lettre: "une langue qui vienne d'affre, - affre cette vieille serve de peine, ce sexe de carcan". En d'autres termes: une langue littéralement accrochée au corps, ancrée dans le corps et ancrée par la dimension du sexuel. Littérature ! dira-t-on et les médecins néo-positivistes nous rappeleront à l'ordre avec un mélange de commisération et de réprimande: "la clinique n'est pas de la littérature ! 23" Ce à quoi nous pourrions répondre que si la clinique savait écouter la littérature, elle serait peut-être un peu moins sourde à la Folie. Et puis il n'y a pas que les littérateurs qui essaient désespérément de nous faire entendre ce que peut être ce langage qu'ils nous adressent, il y a également toute une masse d'écrits que l'on ne prend guère en considération autrement que comme des symptômes de la Folie de leur auteur, des écrits d'anciens fous: qu'il s'agisse de ceux du Président Schreber 30, de Mary Barnes 31, de Mark Vonnegut 32, de Louis Wolfson 33 ou d'Emma Santos 34 pour ne citer que les mieux connus, qui ne sont nullement des œuvres littéraires, qui n'en ont ni la prétention, ni le ton, mais qui sont plutôt des témoignages et aussi des "appels" à l'écoute. Des appels à l'écoute beaucoup plus que des appels à l'aide. Les fous qui écrivent ne nous appellent pas au secours - quel secours pourrions-nous donc leur apporter qu'ils ne nous demandent pas ? - Ils nous demandent "M'avez-vous entendu ?", "Allez-vous enfin m'entendre ?".

Ecouteons Perceval 35 :

"En narrant et en expliquant ses souffrances par le menu, ainsi que ses griefs et ses difficultés, il espère faire comprendre aux malheureux parents affectionnés d'une personne dérangée, quels peuvent être ses besoins et comment ils doivent se conduire à son égard, afin d'éviter les erreurs qui furent bêlues commises par la famille de l'auteur".

Car il s'agit bien de l'erreur, de l'errance des proches et des thérapeutes, c'est elle que tout au long de son récit Perceval ne cessait de dénoncer, il y a plus de cent ans, mais dans des termes qui nous donneraient aisément à penser qu'il nous parle d'hier. Cette erreur des parents et des

proches n'est pas à chercher bien loin, tout simplement dans leur amour - avec tout ce que l'amour comporte de haine et de désir destructeur - qui leur a fait chercher pour ce malheureux garçon qui "se trouva privé de l'usage de la raison en 1830", les meilleurs médecins et les meilleurs traitements de l'époque:

"Je fus d'abord la victime de l'ignorance ou peut-être du manque de raisonnement de mon médecin, de sorte que je fus par la suite placé sous le contrôle d'autres représentants de cette profession dont la cruauté coutumière et, ce qui est pire que l'ignorance, le charlatanisme constituèrent l'aspect le plus cruel de mon affliction déjà si affreuse en elle-même". 35

Or ce n'est pas seulement pour dénoncer le charlatanisme des aliénistes de son temps que Perceval écrit mais bien plutôt pour :

"faire naître une sympathie intelligente et active, au nom des plus malheureux, des plus opprimés, des plus démunis des hommes de ce monde...je veux parler au nom des muets. Qu'il soit bien clair que j'écris pour défendre la jeunesse et la vieillesse, la délicatesse, la pudeur et la tendre fragilité des femmes, je n'écris pas seulement au nom de l'homme et des êtres devenus par leur faiblesse, la proie des spectacles indécents, des outrages dégradants et de la violence inutile; j'écris pour ceux-là qui sont victimes du soupçon et de l'inquiétude, pour la société qui, trop absorbée par les affaires ou le plaisir, ne sait plus réfléchir mais reste parfaitement capable de traiter les objets qui l'inquiètent avec une cruauté démente et leur applique des traitements monstrueux; elle est comme eux privée de compréhension du fait d'une crainte exagérée et déraisonnable et non comme eux, à cause de maladie ou de la bonte que leur cause leur insanité." 35

Et ce conseil enfin que, quant à moi, j'ai pris le parti d'entendre avec tout le respect que je n'ai jamais pu ressentir à l'endroit des maîtres qui ont croisé mon chemin qu'ils fussent psychiatres (Jean Delay) ou psychanalystes (Jacques Lacan) ou encore sémiologue (Roland Barthes):

"Soyez leur ami, ne vous opposez pas à eux avec hostilité. Puisque vous confessez des lèvres que votre ignorance est en somme quelque chose de très réel, veuillez prêter l'oreille à quelqu'un qui peut vous instruire. Ouvrez à la connaissance les oreilles et l'esprit des enfants que vous êtes, ou que vous prétendez être; ne vous contentez pas de croire sans esprit critique, questionnez plutôt afin d'adhérer à ce que je dis en toute connaissance de cause." 35

Que l'on ne m'objecte pas que ce sont là de vieilles histoires, et que depuis cent cinquante ans la psychiatrie a tout de même bien changé et

qu'à part ce que l'on trouve encore derrière le "Mur" de Saint-Jean-de-Dieu, les aliénés ne vivent plus dans les porcheries qui furent leur lot au XIX^e, qu'il y a eu Esquirol, Pinel voire ici même et tout récemment des réformes à la suite du rapport Bédard après la parution du livre de J.C. Pagé: "*Les fous crient au secours*". Car le titre du livre de Pagé le dit bien: celui qui hurle "au secours!" a renoncé à se faire écouter. Les témoignages des fous ne concourent guère à dire vrai avec les soi-disants progrès de la psychiatrie et de virulents, mais mesurés, qu'ils étaient au temps de Perceval, ils sont devenus de véritables hurlements d'horreur et de désespoir. Ecoutez Emma Santos et sentez comme il y a à peine dix ans elle avait déjà renoncé à se faire entendre :

"Ecrire comme on meurt ou écrire quand on ne meurt pas. Ecrire comme on se suicide. Le suicide est préparé, la cérémonie va se dérouler en ordre sans faute. Tout est prêt. J'ai envie de mourir. J'ai envie d'écrire. Des petits bouts de papier des petits textes courts de trois ou quatres phrases, des mots arrachés. Ecrire mon suicide. Je me dédouble. J'ai envie de décrire, de décrire ma mort. Et écrire aussi pour ne pas mourir. Je suis soulagée. C'est comme si je m'étais suicidée. La lutte entre la mort et la mort".

Entre les deux, entre Perceval (1840) et Emma Santos (1972), cent trente deux années de progrès psychiatriques. Et toujours cette même et inlassable question, cette même et inlassable demande de la Folie "M'avez-vous entendue, allez-vous enfin m'entendre ?".

L'ELANGAGE DE LA FOLIE

Mais quel langage parlent-ils donc que nous ne saurions, que nous ne pouvons entendre ?

Artaud : "Voici quelques essais de langage auxquels le langage de ce livre ancien devrait ressembler. Mais on ne peut les lire que scandés, sur un rythme que le lecteur lui-même doit trouver pour comprendre et pour penser.

ratara ratara ratara
 atara tatara rana
 atara atara katara
 otara ratara kara
 ortura ortura konara
 kokona kokona koma
 kurbura kurbura kurbura

kurbata kurbata keyna
 pesti anti pestantum putara
 pest anti pestantum putra."

Une fois, une seule, en dehors des murs de Rodez sourds à ses cris en langue pure, Artaud fit entendre cet effroyable langage : c'était le 13 janvier 1947 à Paris, au Théâtre du Vieux Colombier, et ceux qui eurent l'heur d'y assister en furent - quand bien même n'étaient-ils pas toujours des adeptes d'Artaud, comme André Gide - profondément bouleversés, "Nous avons moins besoin d'adeptes actifs que d'adeptes bouleversés" (Artaud).

Perceval : le récit du moment où Perceval bascule dans la Folie n'est pas sans rejoindre, bien sûr, notre propos. Je passe sur les détails qui amenèrent Perceval à s'intéresser aux miracles et à une secte religieuse très particulière à Row, près de Glasgow, en Grande-Bretagne, pour passer tout de suite à sa rencontre avec l'une des "possédées" de Row: Miss Campbell :

"C'était une jeune femme fragile et fade au physique, à la figure marquée par la petite vérole. Je la rejoignis dans le salon. Une fois seuls, les bras levés au ciel et se balançant comme en cadence, d'une voix claire et angélique elle dit : "Hola mi hostos. Hola mi bastos, disca capita bustos..." puis elle s'exclama : "puis il les fit sortir de Béthanie et dit : demeure à Jérusalem jusqu'à ce que d'en haut te vienne la force". En de telles situations, je ressens toujours l'envie irrésistible d'éclater de rire, alors que la prudence et le bon sens exigeraient que j'affiche la gravité la plus parfaite..."

jusqu'à ce point du récit l'attitude de Perceval n'a rien que de très normale, mais soudain quelque chose de sa propre Folie apparaît :

"...Quand elle eut terminé, je lui demandai de m'expliquer ses paroles. Je compris que cette dame était convaincue que l'Esprit Saint l'avait dirigée vers moi, mais elle ne peut m'expliquer à quoi faisait allusion les paroles qu'elle avait prononcées. "Elle croyait que moi je comprenais", et ainsi de suite. Je ne pus m'empêcher de ressentir quelque effroi : les sons, le ton, les mouvements, tout était fort impressionnant. Il me semblait que ce devait être ou bien une vérité terrifiante, ou bien une épouvantable hallucination provoquée par le démon".

Ecouteons enfin Emma Santos :

"Ah, si vous ne lui aviez pas donné vos sales mots, si vous ne lui aviez pas pris vos mots, si vous ne lui aviez pas dicté ce roman, Madame la Surveillante, si vous ne l'aviez pas torturée, matraquée, droguée jusqu'à ce qu'elle répète vos mots à vous, si vous l'aviez laissée vivre sans médicaments elle aurait son langage. Le sien, celui que vous avez fait dedans il est manqué.

Wragogo Wroung Vraap Rraou frou...”

Au cours d'une séance, Norbert :

“T’sais M’sieur Peraldi /... Chus tanné, chus tanné en maudit... Tabarnacle ! C'es-tu juste, C'es-tu juste que c'te maudit là d'Dieu nous tienne sous sa dominance ? Dieu et les sept Maîtres de c'te monde ? C'es-tu juste ? Ch'te l'dis, M'sieur Peraldi, Ch'te l'dis, y sont sept à dominer l'monde. Tabarnacle ! Tiens j'leur dire que chus tanné, tanné d'être traité comme un esclave. Pourquoi ch'travaillerai ? des objets qu'il volait à sa mère, sa mère qu'il mordait lorsqu'il était tout

Et tandis que Norbert tendu vers moi, assis sur le bout de sa chaise, les mains de chaque côté de ses longues cuisses minces, agrippées aux rebords, les yeux étincelants fixant les miens pour s'y perdre, comme sans les voir, je l'écoutai, indifférent au mythe des sept maîtres du monde, indifférent à sa révolte, un peu lassé par ce flot de sens et cependant mal à l'aise. Je laissai croître ce malaise presqu'au point d'en somnoler tandis qu'il continuait à invectiver les maîtres du monde. Leur mythologie est toujours la même et la sienne, qu'il déclamait pourtant avec un art consommé, avait cessé de me paraître étrange et j'avais cessé de lui donner sens, d'essayer d'y déchiffrer ce quelque chose d'une absence du Nom-du-Père, de la toute puissance d'une mère démoniaque et alcoolique, d'un beau-père sourd et prothétique. J'avais cessé d'essayer de lui donner du sens. J'écoutai en me laissant entraîner par “les sons, le ton, les mouvements” de sa bouche et de sa mâchoire. J'écoutai ses mots sans bien les discerner de ses lèvres et de ses dents, de la contracture de ses maxillaires, de la raideur de ses bras, de son cou tendu en avant. Je m'assoupissai, vaguement ennuyé mais aussi, quelque part, très impressionné par quelque chose d'étrange qui prenait corps. Et soudain je le vis comme un serpent sifflant de rage, dressé sur sa chaise, sa petite tête tendue en avant, les dents découvertes, pour me mordre, en train de me mordre. Ma réaction physique fut intense, je reculai dans mon fauteuil l'espace d'une seconde, anéanti. Car pour cet “être-pour-mordre” que j'avais là, devant moi, je n'étais plus rien que l'objet à mordre, à mordre à pleines dents, à belles paroles.

—“Vous êtes en train de me mordre”, lui dis-je.

L'effet fut assez stupéfiant. Il s'arrêta net, tendu comme un arc, il n'était plus à ce moment que rage folle, que morsure, crocs, sifflements. Puis il s'affaissa et d'une voix tout-à-fait changé après un long silence il me parla la des objets qu'il volait à sa mère, sa mère qu'il mordait lorsqu'il était tout petit, sa mère.... mais qu'importe la suite !

QUELQUES CONSIDERATIONS THEORIQUES

Ce n'est que longtemps après ce très bref épisode d'une psychanalyse

que suivait avec moi un jeune schizophrène depuis plus d'une année à raison d'une heure par jour, six jours par semaine, que j'ai pu élaborer quelques hypothèses théoriques sur ce qui s'était passé et qui, en somme, au plein cœur de sa Folie, de son délire, fut un tour de langage, mais un tour d'un genre bien particulier.

On aura sans doute remarqué avec quelle insistance les textes que nous avons cités attirent l'attention sur cette langue pure, sur ces mots-corps, ces mots-sexes, cette langue affre, etc. Beaucoup l'ont remarqué et ce n'est pas d'hier que ceux que "la Folie parfois attirent" se sont penchés sur le mystère du discours de la Folie. La psychanalyse a joué dans ce sens un très grand rôle et nous lui devons beaucoup, mais il faut bien reconnaître cependant que la Folie commence où la psychanalyse s'arrête. Freud avait peur des fous. Il fit tant et si bien que Tausk ³⁶ se suicida et que Jung fit un épisode psychiatrique ³⁷ après leur rupture. Rares sont les psychanalystes qui se soient penchés sur la psychose et mis à l'écoute des fous et de leur peur. Il y eut Harry Stack Sullivan ³⁸ aux Etats-Unis dans les années trente, le premier en Amérique du Nord il attira l'attention et concentra ses recherches sur les processus de ce qu'il appelait la pensée schizophrénique. Bien des années après, des linguistes ³⁹, sous l'impulsion sans doute des travaux de Jacques Lacan, se sont penchés sur le langage des déments (Luce Irigaray) ⁴⁰ ou le discours psychotique (T. Todorov) ⁴¹. Mais là encore, bien que doués des meilleurs sentiments, ces linguistes n'ont pas su écouter ce qu'ils étudiaient: leurs présupposés linguistiques les empêchaient. Ils écoutèrent le discours des fous comme on écoute le discours de n'importe qui - quant au sens et aux ruptures de sens voire aux bris de la chaîne syntagmatique, de la phrase. Ils isolèrent le discours fou du fou lui-même, séparant - principe méthodologique absolu des linguistes - l'énoncé de l'énonciateur et de son énonciation d'une part, et du récepteur de l'autre. En d'autres termes ils objectivèrent, pour les analyser, des discours fous conservés sur enregistrement, sur papier, oubliant les fous qui les avaient énoncés et donc s'oubliant eux-mêmes.

J'ai fait allusion à mon frissonnement de peur lorsque je me suis senti mordu par les "mots"-morsures que me lançait Norbert, des mots où les dentales (d, t) et les sifflantes (s) dominent très largement.

Serge Leclaire raconte quelque part l'agacement qu'il ressentait à écouter l'un de ses patients se délecter verbalement en ressassant la description d'un de ses mets favoris: "Du flanc à la vanille avec de la banane écrasée" en mélangeant dans des clappements de langue gourmands et des bruits labiaux humides les liquides (1) les nasales (n, an) et les mouillées (ille) qui dominent dans cette phrase. Il y ressentait cette jouissance gourmande du bébé qui tête et sentait en lui se réveiller cette impatience qui nous rend ces bruits intolérables. Impatience pour les uns de prendre la place du suceur, pour les autres marque du refoulement du stade d'investissement libidinal de la zone orale.

Le linguiste s'interdit de telles considérations car pour lui, le dogme 42 conditionne l'écoute. Le signe est arbitraire. Le signé est une unité bi-face composée d'un support matériel (phonique ou autre) le signifiant et d'un élément idéal : le signifié. Partout où il y a du signe, il y a du sens et là où il y a du signe, l'objet à quoi ce signe réfère est absent dans le même temps qu'il est présentifié par ce substitut, ce valant-pour qu'est le signe. On comprend que dans une telle perspective les linguistes ne peuvent comprendre ce qu'est un mot-corps, pas plus qu'ils ne peuvent comprendre pourquoi un : "pssss-pssss-pssss..." prononcé par une mère et composé d'une bilabiale et d'une sifflante (p et s) puisse exciter l'appareil urinaire d'un petit enfant et l'amener à pisser (coutume française).

Je ne pouvais moi-même entendre un texte où dominent fricatives et sifflantes, fut un temps, sans en ressentir une vague sensation érotique génitale et une légère envie d'uriner. Certes la sensation était imprécise, mais elle était là, indépendante du sens de ce qui m'étais dit, ou que je lisais, fut-ce même un exemple d'allitération extrême dans un poème de Pouchkine évoquant la bise sifflant et sussurant entre les roseaux séchés sous un ciel sauvage... Poème auquel, par ailleurs je ne compris pas grand chose. C'est de cette écoute que je parle. De celle qui mobilise en nous des mouvements de corps et le plus souvent, il faut tout de même le dire, des mouvements interdits.

Prononcez, en cherchant soigneusement le ton et le rythme qui vous conviennent, ou petit texte d'Artaud !

potam am cram
katanam anankreta
karabam kreta
tanamam anangteta
konamam kreta...

vous commencerez à l'écouter lorsque vous serez conscient dans le même temps que vous l'énoncez comme il convient, de votre anus, avec tout ce que cette présence peut soulever de facteurs complexes de votre personnalité: plaisir, terreur, dégoût, colère noire, etc... et le brusque rejet de ce que vous venez de lire et d'expérimenter dans les lignes qui précèdent: "tout ça ne vaut pas de la marde !".

Le sens est une représentation symbolique du monde et lorsque l'on n'écoute que le sens, le monde n'a nul besoin d'être immédiatement présent. Je me souviens de ma déception la première fois que je suis venu à New York. Je la connaissais déjà par tant de symboles (romans, photos, films, etc.), par tant de langages. Il m'a fallu des années pour que l'étonnement surgisse avec sa nouveauté, il m'a fallu des années pour que ma connaissance symbolique de New York s'efface devant une écoute réelle de cette ville.

Il en va de même avec l'écoute que je propose. Il faut des années pour se démettre de l'écoute du sens des langages, de leur fonction d'information, de communication, et pour se laisser toucher. Après tout, le son est matériel au même titre que le caillou puisque comme lui il peut briser un verre. Il faut se laisser toucher dans son corps et, plus précisément dans son corps érotique, par les mots-corps, les mots-sexes des autres et de ces autres dont c'est l'unique langue, je veux parler des psychotiques. Toutefois ils ne sont pas les seuls à avoir le privilège d'une langue accrochée au corps. C'est en effet par un accrochage du matériau même de la langue (les phonèmes), par groupes 43, sur des lieux précis de notre corps érotique 44 (ou progressivement érogénésé) que s'acquiert chez tout un chacun le langage. Les bilabiales (B,P,M) s'acquièrent lorsque la zone orale est libidinalement investie de façon intense, leur articulation dans une syllabe se faisant selon les mêmes mouvements musculaires et labiaux que la succion. Ainsi la profération de "maman/papa" est autant une activité auto-érotique que le signe de la reconnaissance symbolique de ces objets réels que sont le père et la mère. Ensuite, et toujours dans le même ordre pour tout le monde, l'édifice langagier et le corps érotique se constituent parallèlement: les dentales (d;t) pendant la phase dite sadique-orale, les occlusives postérieures (k, g) pendant la phase anale: les fricatives et les sifflantes (f; s) pendant la phase urétorale et le r apical ou le l, lorsque le r apical fait défaut, pendant la phase génitale.

Puis, tout ce qu'il en est du plaisir du corps conjoint à la profération ou à l'écoute des sons constitutifs de la chaîne syntagmatique se trouve en grande partie refoulé au profit de la seule fonction symbolique du langage, mais n'en reste pas moins ancré dans les tripes.

C'est par son retour massif dans certains discours, et en particulier dans celui des fous, que se donne à entendre cette langue ancienne dont parle Artaud, cette langue qui n'est évidemment pas étrangère au langage poétique et qui vaut plus par le son et le rythme que par le sens; plus par ses effets sur le corps érotique de l'auditeur que par les informations qu'il apporte. On sent peut-être à quel point c'est un tout autre mode relationnel qui se construit, ou du moins pourrait se construire, sur ces prémisses; à quel point aussi ce qui se joue est d'un tout autre ordre que celui de la compréhension, du "qu'est-ce que ça veut dire?"; à quel point enfin l'auditeur, l'écouteur si je puis dire, est profondément impliqué dans son corps érotique même, au plus proche de l'inconscient, et à quel point à ce niveau il ne s'agit plus de savoir ce que l'on dit, mais ce que l'on fait lorsque l'on énonce quoi que ce soit.

POUR NE PAS CONCLURE

Qu'on ne cherche pas ici une nouvelle "explication" de la folie, ni une nouvelle technique de normalisation du fou. J'ai dit à quel point toute

cette idéologie médicale me paraît abjecte. Abjecte parce que lorsqu'elle s'est appropriée la Folie, la médecine s'est appropriée, pour son plus grand profit, un objet qui ne relevait pas de son mode de connaissance. Un peu comme si les linguistes s'appropriaient la charge de construire les ponts et chaussées d'un pays ou lorsque des psychiatres légifèrent sur sa langue.

Ce que je souhaite, c'est trouver le lieu de cette sympathie que nous demandait Perceval il y a plus de cent ans, et pas cette commisération de dame patronnesse que ne parvient jamais à cacher complètement la haine des sexualités démunies. Je parle plutôt d'un point de résonnance: celui où la Folie du discours du fou fait résonner dans notre corps, dans notre inconscient, les signes de notre propre Folie 45. Que l'on ne considère donc ces pages que comme destinées à cerner ce point de résonnance qui inaugura peut-être cette écoute que nous demandent les fous: "M'avez-vous entendu?" non pas en leur renvoyant un "je vous ai entendu!" ou le "je" ne marque jamais que l'irruption massive de notre imaginaire, mais bien plutôt d'un "nous nous entendons" dit ensemble au lieu de notre rencontre, au lieu de notre résonnance que l'on peut nommer: Amitié.

NOTES

2. Cette nouvelle hypothèse fut présentée par les Drs. Frank Ervin de U.C.L.A. (Institut de Neuropsychiatrie) et Roberta Palmour de l'Université de Californie à Berkeley lors de la rencontre annuelle de la "Society for Neuroscience" à Anaheim, Californie. Cette substance dont la présence est supposée avoir un rapport de causalité avec les symptômes schizophréniques a été nommée *leu-endorphin*, bien que les deux savants ignorent en fait la nature du rapport de ce peptide avec la schizophrénie, ils n'en ont pas moins montré que son retrait du sang de schizophrènes par filtrage a permis à sept sur dix patients traités de sortir de l'hôpital où il étaient traités depuis des années, leurs symptômes ayant pratiquement disparu peu de temps après l'expérience.
3. Ainsi qu'en témoigne sa correspondance avec Freud, Jung n'a jamais abandonné sa recherche d'un facteur organique et plus précisément hormonal des schizophrénies.
4. Ce souci de substantialisation de *l'objet* d'une recherche scientifique constitue, selon Bachelard, l'un des obstacles majeurs à l'avancement de toute science ou plus précisément à ce qu'il nomme "la formation de l'esprit scientifique". On retrouve cette tendance même dans la psychanalyse chez ceux qui tentent de substantialiser l'inconscient.
5. Nous écrivons Folie avec un grand F pour désigner tout l'espace idéologique et pseudo-scientifique qui s'est développé sous ce terme sans préjuger en aucune manière si la Folie existe ou non.
6. Il s'agit des expériences d'un médecin français le Dr Tomatis présentées récemment Montréal au Douglas Hospital. Le Dr Tomatis s'est rendu célèbre à la suite de ses expériences sur les débiles profonds souvent confondus avec les enfants autistes.
7. Il s'agit des hypothèses du Dr. Carlo Sterlin dont le voeu est d'élaborer sous le nom de "Happening Thérapeutique" une approche qui veut conjointement la biologique, la psychologique et le sociologique. Ses recherches ont été présentées par son équipe lors du récent "Colloque sur l'intervention de réseau" qui s'est tenu au Douglas Hospital les 17 et 18 décembre 1977.

8. On sait assez la vogue en Amérique du Nord de l'approche corporelle, en partie dérivée des travaux de Reich et de Lowen. On en trouve une bonne description dans les textes d'Aimé Hamann, Montréal.

9. Sous ce terme péjoratif je pense aux expériences menées par les nazis sur les psychotiques qui furent publiées et dont les compte-rendus sont aujourd'hui introuvables, mais je pense également aux thérapies de choc lorsqu'elles sont appliquées à tans de situations où rien n'assure qu'elles auront le moindre effet, en particulier chez les schizophrènes, ou pire encore les techniques de psychochirurgies quelle qu'en soit l'excuse.

10. Il s'agit évidemment de l'ergothérapie.

11. C'est la cure de Sakel, dite cure de sommeil, qui se pratique toujours en Europe et semble toutefois avoir été abandonnée au Canada.

12. On trouve dans le livre de Michel Foucault: *Histoire de la folie à l'âge classique*, Plon 1961, de très impressionnantes descriptions de la situation des fous à la fin du moyen-âge.

13. Commentaire qui me fut fait par un infirmier de l'hôpital psychiatrique de Dijon (France) nous présentant un enfant autiste de 12 ans, Mimi, que l'on avait attaché pendant plus de six ans, jour et nuit. Il est vrai que lorsque nous l'avons "lâché" en liberté dans le Centre pour enfants psychotiques où je travaillais à l'époque, les dégâts qu'il occasionna pendant sa période de réadaptation à la vie déenchaînée furent considérables: des dizaines de vitres volèrent en éclat chaque jour pendant des mois. Mais quatre années plus tard cet enfant qui nous était arrivé presque complètement privé de langage avait un vocabulaire de plusieurs centaines de mots, et s'était élaboré un mode de vie dans le Centre qui, pour n'être pas normal, était des plus acceptable par la Communauté du Centre.

14 A ce sujet cf. Ivan Illich, *Némésis médicale*, Seuil, Paris, 1975.

15. On sait que la Folie est définie comme une perte de la réalité. La psychanalyse a bien montré depuis que ce n'est d'ailleurs pas tant cette perte (cf. Freud, la perte de la réalité dans la névrose et la psychose, *Névrose, Psychose et Perversion*, P.U.F., Paris, 1973) que ce qui s'y substitue qui importe. (cf. Jacques Lacan, *Séminaire sur les psychoses*, 1955-1956, ronéoté).

16. Georges Heuyer, *La Schizophrénie*, P.U.F., Paris, 1974.

17. Thomas Szasz, *Schizophrenia: The Sacred Symbol of Psychiatry*, Basic Books, New York, 1976. Szasz soutient l'hypothèse que la schizophrénie cessera d'être un problème insoluble pour La Psychiatrie lorsque la société retirera son support aux interventions dites thérapeutiques et aux individus tout autant qu'aux institutions qui promeuvent ces interventions et surtout en profitent".

18. La forclusion est, pour Jacques Lacan, le moment essentiel autour duquel se constitue la psychose. Il est repris de la notion freudienne de *Verwerfung* et consiste en un rejet fondamental du signifiant fondamental, le phallus en tant que représentant du complexe de castration, signifiant nécessaire à l'entrée du sujet dans le symbolique, disons dans la fonction représentative du langage. (cf. *Vocabulaire de psychanalyse* de Jean Laplanche et J.B. Pontalis, P.U.F., Paris; ainsi que de Jacques Lacan, Question préliminaire à tout traitement possible des psychoses, *Ecrits*, Seuil, Paris, 1966).

19. On sait que cette notion a été introduite comme étant cette situation contradictoire et contraignante dans laquelle les enfants sont parfois pris et qui serait à l'origine du processus psychotique par Georges Bateson et ses collaborateurs: *Steps to an Ecology of Mind*, Ballantine Books, New York, 1972; *Double Bind*, 1969, p. 271.

20. D'importants travaux ont été consacrés aux rapports entre les structures familiales et

le processus schizophrénique tant en France (Thèse de médecine d'André Green et les ouvrages de Maud Mannoni) qu'aux Etats-Unis: Theodore Lidz, Stephen Fleck and Alice Cornelison, *Schizophrenia and the Family*, International University Press, New York, 1965.

21. Voir par exemple Kraepelin, *Dementia Praecox and Paraphrenia*, Krieger, New York, 1971. Les paraphrénies sont l'ancien terme qui désignait ce que plus tard Bleuler nommera les schizophrénies.

22. Par exemple François Tosquelles dans sa préface au beau livre de Ginette Michaud, *Laborde un pari nécessaire*, Gauthier-Villars, Paris, 1977.

23. Par langage j'entends non seulement les systèmes de signes verbaux qui constituent l'homme en "animal social" comme on l'a dit, mais l'ensemble de ces systèmes codés, donc sociaux et partagés par un groupe de sujets, j'entends par sujets qui se posent en émetteurs de ces signes, qu'il s'agisse de gestes, de vêtements, de mets, etc.

24. Il est intéressant de lire les compte-rendus qui ont été faits au dix-huitième siècle sur ces enfants-loups et autres enfants supposément élevés par des animaux.

25. Le sociolecte est un équivalent restreint de la langue, en tant qu'il constitue le langage commun à un groupe socialement limité au sein d'une communauté linguistique. On peut parler d'un sociolecte paysan ou même prolétaire. Ce terme présente à nos yeux l'avantage d'introduire au sein même de la notion de langue celle de la division des classes, il a été introduit par Roland Barthes, *La division des langages* in *Hommage à Georges Friedman*, Gallimard, Paris, 1973. Le sociolecte s'oppose à l'idolecte qui serait la langue d'un seul. Jakobson s'oppose à cette notion introduite par Hockett en linguistique. Nous pensons toutefois qu'elle n'est pas sans intérêt afin de souligner l'idiosyncrasie, pour l'auditeur, du langage des schizophrènes par exemple.

26. Ce terme on le sait a été introduit par Freud: das *Unheimliche*, G.W. XII, 229-268, et traduit en français dans les *Essais de Psychanalyse appliquée* par: l'inquiétante étrangeté.

27. L'est assurément Serge Leclaire qui tout au long de ses livres revient sur cette notion d'écoute qu'il juge essentielle, au point d'ailleurs qu'il définit l'analyste comme "un lieu d'écoute", cf: Entretien avec François Peraldi, à paraître dans le numéro 21 de la revue *Interprétation*, Montréal, printemps 1978.

28. L'ensemble des passages d'Antonin Artaud que nous citons sont tirés des Lettres de Rodez, *Oeuvres Complètes Tome IX*, Gallimard, Paris, 1971.

29. Titre d'un petit pamphlet écrit par le Dr. Carlo Sterlin en réponse à un article publié dans *Le Devoir* du 22 sept. 77: "Une psychiatrie occidentale qui a tant besoin de se donner bonne conscience" par F. Peraldi.

30. Daniel Paul Schreber, *Mémoire d'un Névropathe*, Seuil, Paris 1975. Les mémoires, on le sait, ont servi à Freud afin d'analyser le processus psychotique dans la paranoïa: Remarques psychanalytiques sur l'autobiographie d'un cas de paranoïa, in: *Cinq psychanalysés*, P.U.F., Paris, 1967.

31. Mary Barnes, Joe Berke, *Mary Barnes, un voyage à travers la folie*; Seuil, Paris, 1973.

32. Mark Vonnegut, *The Eden Express, a personal account of schizophrenia*, Praeger Publishers, 1975.

33. Louis Wolfson, *Le schizo et les langues*, Gallimard, Paris, 1970. et bien sûr, l'admirable préface de Gilles Deleuze beaucoup plus proche que tant de psychanalystes de ce qu'il y a d'essentiel dans le processus schizophrénique.

34. Emma Santos, *La malcastrée*, François Maspero, Paris, 1973.

35. Perceval, *Perceval le fou*, présenté par G. Bateson, Payot, Paris, 1975.
36. Sur les rapports longtemps tenus secrets par le monde psychanalytique cf. Paul Roazen, *Animal mon frère...* Tausk fut l'un des tout premiers dans l'entourage de Freud à s'intéresser de très près à la schizophrénie et son texte: *La machine à influencer*, reste l'une des études les plus pénétrante sur cette question, cf. Tausk, *Oeuvres psychanalytiques*, Payot, Paris, 1975.
37. Ce renseignement est fourni dans la correspondance entre Freud et Bleuler toujours inédite, mais il est extrêmement facile de repérer la nature de la détresse qui a suivi la rupture de Jung avec Freud, en lisant attentivement le VIE chapitre de: *Memories, Dreams Reflections*, de Jung (Vintage Books, New York, 1965), chapitre dans lequel ce que Jung nomme une "confrontation avec l'inconscient" n'est rien moins que le récit d'un long épisode psychotique.
38. Harry Stack Sullivan, *Schizophrenia as a Human Process*, Norton, New York, 1962., qui est l'un des tous premiers ouvrages où il est question de "pensée psychotique".
39. On trouvera une bibliographie relativement complète des ouvrages constituant une approche de la schizophrénie par le biais de son langage dans: Michael Studemund, *Language and Psychiatry information sources in schizolinguistics*, Lang, Francfort, 1975.
- 40 Luce Irrigaray, *Le langage des déments*, Mouton, Lahaye, Paris, 1971.
41. Isvetan Todorov, Le discours psychotique, in: *L'analyse du discours*, publié par Pierre Léon et Henri Mitterand, Centre Educatif et Culturel, Montréal, 1977.
42. Le dogme est constitué par l'ensemble des formulations du *Cours de Linguistique générale* de Ferdinand de Saussure, Payot, Paris, 1966.
43. cf. Roman Jakobson, *Langage enfantin et aphasic*, Edition de Minuit, Paris, 1969 où Jakobson montre bien comment se fait l'acquisition des phonèmes chez l'enfant, par groupes dont l'apprentissage obéit à des lois d'implication rigoureuses et quasi universelles.
44. Freud et à sa suite Mélanie Klein ont largement développé la théorie psychanalytique de la sexualité infantile et de sa construction par étapes successives d'investissement et de désinvestissement lividinal de certaines zones du corps. Nous devons à Fonagy (Bases pulsionnelles de la phonation, *Revue Française de Psychanalyse*, XXXIV, No 1 et XXXV No 4) de nous avoir indiqué le chemin pour mettre en parallèle la construction de la sexualité infantile et l'acquisition du langage pendant cette même période.
45. On trouvera sur le rapport de la folie des fous à celle de leurs soignants d'admirables pages dans l'ouvrage de Searles récemment paru en français: *Rendre l'autre fou*, Gallimard, Paris, 1977.

SUMMARY

Following a description of the chaos existent in the therapeutic, political and methodological approaches to madness, the author underlines the importance of language in the explanation of the totality of attitudes regarding the insane. He formulates two hypotheses: listening to madness can be accomplished by the awareness of what the speech of the insane touches in us and tends to modify among our conception; the practice of speaking of madness can avoid bias in as much as it is rooted in a quality of hearing which permits anything to happen to those who put themselves in such a hearing situation. These hypotheses are then demonstrated by an analysis of texts and interviews with people having experienced psychosis.